

LA VIEILLE GARDE IMPÉRIALE

Les Grenadiers Hollandais et les Pupilles de la Garde

Le 5 juin 1806, Louis Bonaparte, dont l'ambition était médiocre, recevait, un peu malgré lui, le titre de roi de Hollande, avec les pouvoirs réels d'un préfet. Le 1er juillet 1810, déjà lassé de sa couronne, il abdiquait en faveur de son fils ; mais son abdication était rejetée par l'empereur, qu'elle gênait dans ses vastes projets de domination universelle. Presque sans coup férir, le maréchal Oudinot s'empara d'Amsterdam, et un décret impérial ordonnait l'incorporation de la Hollande à l'Empire français, dont elle allait devenir, — jusqu'en 1813, — une province divisée en neuf départements, avec Lebrun pour gouverneur général.

Aussitôt après cette incorporation, si hâtive et si peu durable, divers corps militaires des Pays-Bas étaient établis en France et, pour ne citer que les deux principaux, un régiment de cuirassiers (le 14e), mis en garnison à Lille, et le régiment des grenadiers hollandais appelé à Versailles et rattaché à la Garde impériale, après avoir formé, sous le nom de "jeunes Hollandais," la garde de Louis Bonaparte.

En 1811, ce régiment échangeait contre le No 3 le No 2, qu'il avait jusqu'alors porté.

Son uniforme se composait du bonnet d'oursin à guirlande et raquette blanches, sans plaque ; de l'habit blanc à collet, revers et parements rouges, avec boutons de galon jaune ; de la veste et de la culotte blanche ; des guêtres longues avec boutons de cuivre. Les épaulettes et la dragonne étaient rouges.

Les grenadiers hollandais avaient excité, à leur arrivée en France, une curiosité très vive : un peu parce qu'ils étaient étrangers, mais surtout parce qu'une réputation très méritée de bravoure héroïque les avait précédés. On admirait ces géants blonds, aux cheveux de filasse, aux yeux de porcelaine, aux joues roses comme celles d'une jeune fille, et qui sur les boulevards affairés de Paris ou dans les rues désertes de Versailles marchaient d'un pas tranquilles, avec l'allure d'un bon bourgeois de Rotterdam.

Ils avaient apporté de leur pays, avec une douceur imperturbable, presque bovine, la régularité, l'esprit

méthodique de ces races heureuses qui sont incapables de fièvre ou d'emballement. A côté de nos petits soldats, agités, bruyants et loquaces, ils gardaient leur placidité de ruminants et semblaient économiiser les gestes comme les mots. Ils vivaient béatement entre la chope et la pipe. Ils ne s'animaient qu'à table ou sur le champ de bataille.

D'ailleurs excellents soldats, très disciplinés, et qui n'hésitaient jamais quand il s'agissait de se faire casser la tête ou de la casser aux autres.

Trois choses avaient été particulièrement

leur donner un asile dans l'armée. L'occasion se présenta bientôt.

En 1811, — année glorieuse, pendant laquelle nos armées prirent à l'ennemi soixante-huit drapeaux, — au milieu de la nuit du 19 au 20 mars, le bourdon de Notre-Dame fit entendre tout à coup sa grande voix bientôt accompagnée par les cloches de toutes les paroisses. Un carillon sonore, une sorte d'appel joyeux, un triomphal hosanna, plana sur Paris ému, anxieux.

Les rues, les places étaient encombrées de badauds, et dans toutes les églises des fidèles priaient.

Au point du jour, la foule commença à se diriger vers

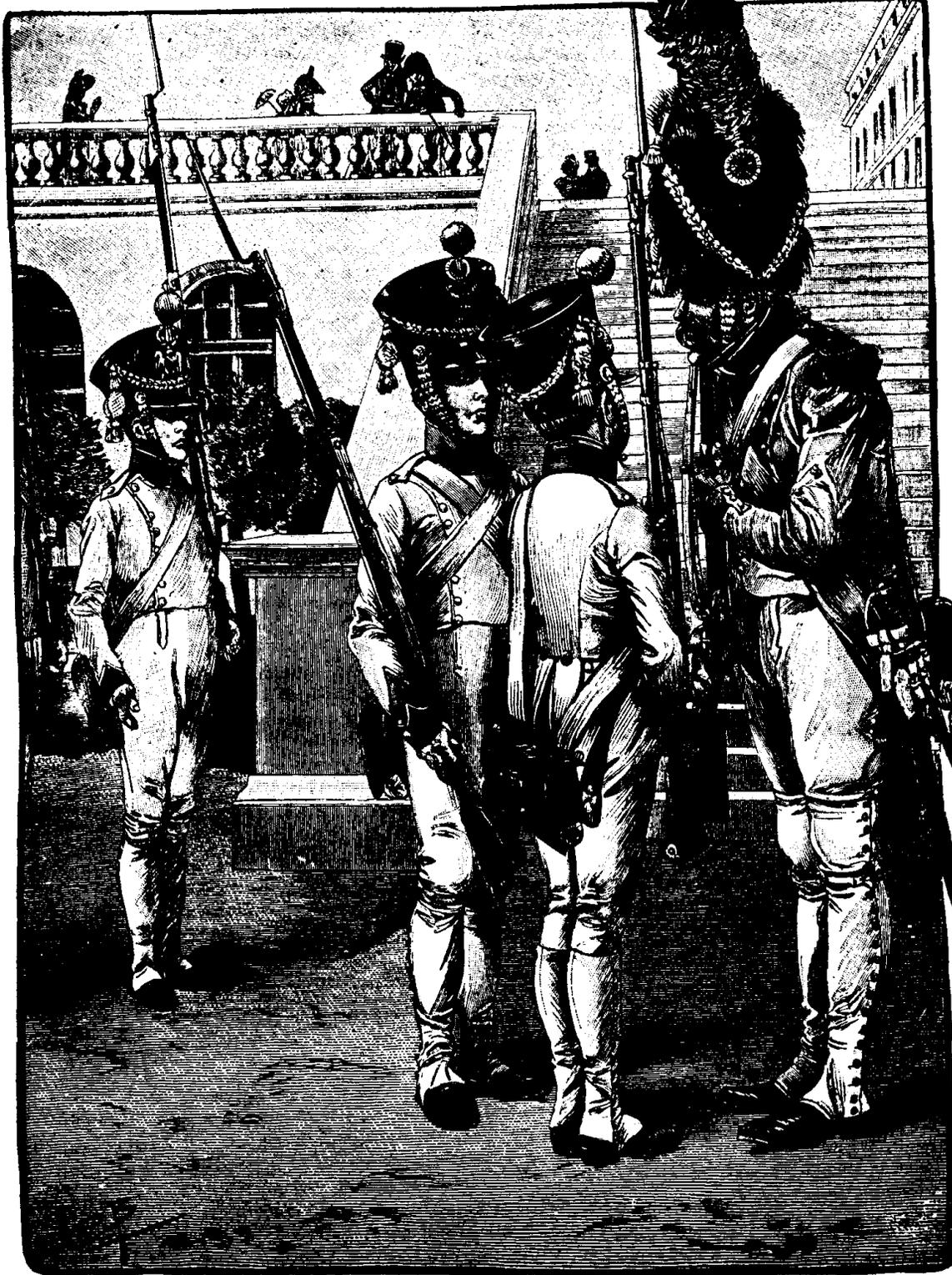
les Tuileries, se répandit dans les jardins et sur les quais voisins du Louvre. Vers neuf heures, le premier coup de canon retentit. On attendait, on comptait avec angoisse. Enfin, le vingt-deuxième coup annonça la naissance d'un garçon, et aussitôt, comme si tous les vœux étaient comblés, s'élevèrent des acclamations enthousiastes. Cet enfant, héritier du trône et de la gloire de Napoléon, — on le croyait du moins dans cette heure d'illusion et d'ivresse, — Paris et la France l'adoptèrent.

La joie était universelle et immense. Les anciennes divisions n'existaient plus. Les haines se taisaient. Le cri de : *Vive l'empereur !* sortait de toutes les bouches, jaillissait de tous les cœurs. Les bras se tendaient dans un geste de protection ou de fidélité. On s'embrassait dans les rues, on se félicitait comme à la nouvelle d'une grande victoire. Les vieux soldats faisaient briller au soleil l'éclair de leurs épées, des généraux que vingt batailles n'avaient pu émouvoir avaient les yeux pleins de larmes ; et caché derrière un rideau, à une des croisées des Tuileries, un homme, — l'homme le plus puissant du monde à cette époque, — contem-

plait ce spectacle, s'enivrant de cet enthousiasme, et lui aussi il pleurait.

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père ! Quelques jours après la naissance de son fils, l'empereur voulut créer une garde d'enfants pour ce petit roi dont le sceptre était un hochet.

Le 30 mars, un décret ordonna la formation d'un régiment dit des "pupilles de la Garde" ou "Garde du roi de Rome". Le noyau de cette troupe devait être constitué par les "petits Hollandais", en garnison à Versailles avec les grenadiers hollandais. Pour entrer dans ce régiment des pupilles, — placé



Grenadier (3e régiment) et pupilles de la Garde

appréciés dans ce corps si original : la musique, qui était excellente ; le tambour-major, qui avait une taille gigantesque ; et la disposition des sacs, qui devait servir de modèle.

Ces sacs formaient de véritables malles, — des malles minuscules, — où tous les objets étaient arrangés avec un soin minutieux. L'armoire de la ménagère la plus ordonnée aurait paru un fouillis, comparée au havresac d'un grenadier hollandais.

Beaucoup de ces soldats avaient amené avec eux des fils ou des neveux, trop jeunes pour être incorporés dans les régiments ordinaires. Napoléon songeait à

sous le
— il fa
une ta
vaccin
L'ui
suppri
et des
droit,
même
veste
noir ;
pon à
A l'
deux
mais
d'y é
seize
régim
comp
vième
L'effe
sous-
état-
Les
une r
major
Leu
leurs
tenait
l'avoit
Ce
fit se
passé
des p
devait
En
à qu
donn
leur
Le
On l'
sa ta
aurai
des g
Le
jouet
caiss
jouai
ciale
Et
vant
triste
les p
pas,
trop
étais
com
L'
de s
prés
"
fant
sont
en v
leur
écou
du m
com
sans
craie
et p
"
vers
vou
com
euf
In
pup
du r
leur
sist
leur